

Le Grand Moulin

Nicolas a titré son exposition *Le Grand Moulin*, en référence au nom du lieu, Le Grain, lui-même évoquant le grain photographique. Lorsqu'on évoque la forme du moulin, on pense à ses grandes pales qui prennent le vent et le transforment en énergie. À sa fonction, servant à concasser les grains pour en extraire de la farine. On peut aussi se demander quel est le sens de l'expression « avoir du grain à moudre », métaphore qui caractérise le mieux la pratique assidue d'atelier de l'artiste, où les tableaux sont souvent d'abord réalisés sur papier de petit format avant d'intégrer la toile au format final. Le peintre a du travail, car le degré de réalisation de ses tableaux est exigeant, surtout dans ses détails.

Il glane des impressions au gré de ses pérégrinations à travers la montagne, la nature et les carrières. Il décortique le surplus d'images de l'actualité et de la presse, comme un détective classerait des coupures et preuves en les épinglant sur le mur de son motel. Nicolas a l'habitude de travailler sur plusieurs œuvres en même temps, avec beaucoup d'éléments sous les yeux. L'inspiration provient du monde minéral et de son exploration, son exploitation par les humains. Il remarque aussi la mise en scène des découvertes scientifiques et la « fabrique de paysages » créées par la rencontre entre le monde de la technologie et la nature. Souvent, un sujet est extrait d'une photographie et passe dans une peinture. Une manière de se réapproprier les événements.

Dans la grande salle d'exposition, l'artiste présente une série d'huiles sur toile, parfois déjà existantes, d'autres créées pour l'occasion. Elles sont accrochées sur un dessin mural en noir sur blanc. Telle une cartographie d'un seul lieu imaginaire, les traits dépeignent plusieurs endroits que l'artiste a visités, consultés dans des archives ou vus dans son esprit. Comme souvent dans sa pratique, les toiles sont présentées en assemblage, créant une nouvelle forme de fiction.

Un grand tableau montre une énorme volute de fumée de laquelle s'échappent de petits débris dont on ne reconnaît plus la forme. Personnellement, j'oscille entre un souvenir de fête, avec une photographie qui aurait été prise au moment où une fusée est projetée en l'air lors d'un jour de célébration, capturant pour toujours un instant de joie. Ou au contraire, la peur ressentie en découvrant aux informations un énième essai de missiles balistiques en Iran, aux USA, en Corée du Nord ou en Sibérie. L'image est en réalité célèbre, car elle a été suivie par des millions de téléspectateurs lors du lancement en janvier 1986, puis de l'explosion en plein vol, de la navette américaine Challenger, tuant ses sept passagers. La scène s'imprime dans la mémoire collective et reprend forme sur la toile de Nicolas, sous l'œil du spectateur.

Un tableau représente une zone inondée vue du ciel, où les bâtiments sont à moitié immergés. Toute la toile a un côté surnaturel, car enveloppée dans des teintes roses orangées, rappelant celles d'un coucher de soleil. L'instant fait directement référence aux inondations survenues dans la région de Kherson, en Ukraine, lors de l'attaque de l'armée russe détruisant un barrage à proximité en juin 2023. Dans ce cas, la cause de la désolation est humaine et guerrière, due à la violence du conflit. Mais sans contextualisation, elle pourrait rappeler les terribles inondations de 2021 en Allemagne et en Belgique, ou plus récemment celles survenues dans la région de Valence, où la force de l'eau a déplacé et entassé des voitures dans les rues comme si elles étaient de petits cailloux. Pour l'artiste, le discours de ses œuvres n'a pas spécialement de volonté écologiste, mais sa constatation en tant qu'observateur n'en est pas moins pertinente, car elle soulève une nouvelle fois la question de la responsabilité humaine sur ou dans ce genre de situations.

Une autre œuvre montre un barrage vu depuis le bas. On ne sait pas si le petit personnage au milieu de la neige scrute le haut de l'édifice ou prend la pose pour la photographie immortalisant les efforts fournis pour arriver jusque là. Il s'agit en fait de Gabriel Scotti. L'artiste a travaillé avec ce producteur et musicien électronique, glaneur, lui aussi, des éléments de l'environnement qui l'entoure. Ensemble, ils réaliseront une performance audiovisuelle dans l'exposition, activant l'installation, où les tableaux inspirent les sons et où les boucles sonores font échos aux sujets représentés. Des boucles, encore, qu'on retrouve dans quelques lignes de force des huiles et dans les liens créés par le regard avec le dessin qui les relie dans l'espace.

Je pense à une scène de la série *Chernobyl*¹, où le ministre délégué au charbon se rend dans une mine pour recruter d'urgence des hommes pour travailler sur le chantier où a eu lieu la catastrophe nucléaire. En acceptant la requête du politicien, le chef des mineurs se dirige vers lui et pose sa main pleine de suie sur son épaule, suivi par tous les membres de son équipe, qui lui tapotent à tour de rôle, l'autre épaule, le torse, le dos, les joues, faisant passer son beau costard gris au noir crasseux en un clin d'œil. Un des derniers mineurs le regarde et lui lance : « maintenant, tu ressembles au Ministre du Charbon ». Le travail de Nicolas Fournier m'évoque en partie cela. Un monde fait de machine, de minéral, de paysage transformé par le travail d'interaction entre les deux, dans lequel l'humain n'est pas le sujet central de l'œuvre, mais où sa présence en tant qu'artisan de cette transformation ne laisse aucun doute.

Un mot essentiel est ressorti de notre discussion : « intranquillité ». C'est probablement un état émotionnel par lequel Nicolas passe dans son processus de travail. Plutôt qu'en adoptant un discours engagé, l'artiste lit ces faits avec ses propres failles. C'est un état similaire qui me traverse rapidement en me remémorant certains événements d'un monde global, où la place et l'avenir de l'être vivant sont incertains. À l'ère de l'intelligence artificielle, des discours politiques dont la véracité est mise en doute, de l'information en continu, se pose enfin la question de la représentation ou de l'absence humaine dans une invention géniale comme celle d'un grand moulin, utile certes, mais pour combien de temps encore ?

Sylvain Gelewski

¹ Mazin, C. 2019. *Chernobyl*. Saison 1, épisode 3. *Open Wide, O Earth*. HBO, 6 juin.